

connexions



No ⑥
novembre 2025

*Sans contraste, pas de différenciation. Sans différenciation
et sans lutte, pas de développement.*

Mao Zedong

p.2 : Le chef d'état major français annonce la guerre sino-américaine pour 2027 et la guerre franco-russe pour 2030 : l'aspect principal est la guerre de repartage du monde

p.6 : Principaux extraits du discours du chef d'état-major des armées Fabien Mandon

p.9 : Le cambriolage du Louvre relève de la lutte de classe

p.11 : Le cambriolage du Louvre pose la question de la protection du parcours historique de l'Humanité

p.15 : Le Louvre : de l'universalisme bourgeois révolutionnaire au relativisme bourgeois réactionnaire

p.21 : L'exigence de la culture, une tâche personnelle, un devoir collectif

p.25 : extrait de la résolution du Parti Communiste d'Union Soviétique (bolchevik) sur l'opéra « La grande amitié » (publiée dans la Pravda le 11 février 1948)

P.28 : L'arbre préfère le calme, mais le vent continue de souffler : la France basculera inévitablement dans la Guerre Populaire

Le chef d'état major français annonce la guerre sino-américaine pour 2027 et la guerre franco-russe pour 2030 : l'aspect principal est la guerre de repartage du monde

Les enseignements du matérialisme dialectique sont formels : le mode de production capitaliste est soumis à la loi de la chute tendancielle du taux de profit, il lui est toujours plus difficile de procéder à une accumulation exponentielle de capital.

Dans ce contexte, les monopoles se développent, en tant que résultat naturel du jeu de la concurrence et avec comme objectif de développer des situations de rente.

Au niveau international, cela produit l'impérialisme, stade suprême du capitalisme, avec chaque pays cherchant à élargir son champ de domination. C'est alors la guerre de repartage du monde.

Nous, communistes, armés de l'idéologie invincible de *Marx, Engels, Lénine, Staline, Mao Zedong*, savons toutefois que l'Histoire est l'Histoire de la lutte des classes.

Les masses exploitées et opprimées n'ont aucun intérêt à la guerre ; lorsqu'elles ont un niveau suffisant de conscience d'elles-mêmes, elles la refusent et se tournent vers la guerre du peuple pour justement briser les fauteurs de guerre.

Cette conscience des masses ne peut, toutefois, être qu'amenée de l'extérieur : il y a la nécessité historique d'une avant-garde, qui se développe en tant qu'organisation indépendante, analysant scientifiquement le cours des événements et lançant

les mots d'ordre politiques contribuant à l'élévation des consciences, soutenant l'organisation politique des masses sur une base révolutionnaire, visant la prise du pouvoir par la violence révolutionnaire afin de constituer un nouvel État.

Cette contradiction entre l'avant-garde active politiquement et capable de discerner les tendances à venir et les masses passives politiquement et ayant un temps de retard (et ce d'autant plus que l'avant-garde est faible, isolée ou arriérée) se pose dans toute sa clarté en novembre 2025.

Si la bourgeoisie n'agit pas consciemment et donc si elle ne « sait » pas qu'elle pousse le pays à la guerre, dans les faits elle met tout en œuvre en ce sens et les choses deviennent, si ce n'est apparentes, du moins relativement claires pour qui les regarde avec du recul et des connaissances historiques.

Voilà pourquoi il faut accorder toute son importance au discours de Fabien Mandon, chef d'état-major des armées depuis le premier septembre 2025, à la fin de la journée d'ouverture du 107e Congrès de l'Association des Maires de France, le 18 novembre 2025.

Le chef d'état-major des armées a affirmé que le conflit sino-américain commencerait en 2027 et il a expliqué que la Russie comptait attaquer l'Europe en 2030.

Il a jugé nécessaire que les maires deviennent un maillon essentiel du soutien moral à l'armée française et qu'ils aillent dans la direction de présenter la Russie comme une menace fondamentale au mode de vie français.

Il a souligné que l'économie passerait possiblement sous le contrôle des intérêts militaires et il a estimé essentiel que le pays ne « flanche » pas en raison d'une éventuelle peur de « perdre ses enfants ».

C'est là, bien sûr, un saut qualitatif dans la mobilisation en direction de la guerre et cela suit de très près, le 17 novembre 2025, la venue à Paris de Volodymyr Zelensky pour la signature d'un contrat de dix ans pour des achats ukrainiens de matériel militaire français.

Les médias français n'ont accordé pratiquement aucune attention à ce contrat, portant notamment sur 100 avions de combat Rafale, alors que l'Ukraine n'a aucunement les moyens de payer quoi que ce soit, sans compter qu'il y a un flou complet sur la liste réelle des achats.

Cela souligne à quel point les médias sont soumis à la ligne générale de guerre contre la Russie, même si certains restent sceptiques. Cela indique également l'absence complète de la moindre exigence démocratique, car personne n'a demandé à ce que le contenu du contrat soit révélé.

Enfin, et surtout, cet achat à crédit implique la liaison du destin du capitalisme français au régime ukrainien, et inversement. La France s'est tellement lancée dans l'aventure contre la Russie qu'aucun recul n'est plus possible et c'est d'ailleurs bien pour cela que la tendance à la guerre l'emporte, en brisant un par un tout ce qui peut apparaître comme un frein.

La guerre n'est jamais, dans le capitalisme, une possibilité ou un risque majeur. Jean Jaurès, cette grande figure française du

socialisme dans sa version droitière et républicaine, envisageait les choses ainsi, et ce fut son erreur fatale, comme celle des réformistes en général.

Cela amène avec soi, en effet, l'illusion qu'on pourrait intervenir « au cas où » s'il le fallait, qu'il y aurait de toute manière le temps de voir bien avant, que rien n'est jamais écrit, etc. Avec une telle conception, on est toujours dépassé par les événements et on se retrouve débordé, ne laissant plus d'autre choix que la capitulation ou le basculement dans le désespoir le plus complet.

Il est bien au contraire nécessaire de suivre de manière scientifique le cours des choses et de poser les jalons stratégiques, en se fondant sur les contradictions en développement et leurs nécessaires expressions historiques.

Tel est le rôle du Parti matérialiste dialectique, dont la tâche historique est d'appliquer le principe « les masses font l'Histoire, le Parti les dirige » et de mener les masses travailleuses françaises au Socialisme et au Communisme.

Et, de par les acquis historiques de la science du prolétariat, le processus révolutionnaire consiste en la guerre populaire, qui a une validité universelle. Nous avons été les premiers dans un pays occidental à formuler cette affirmation, et avec raison.

Seule la mobilisation du peuple comme océan armé est en mesure de se confronter à l'immense machinerie du vieil État bourgeois qui mène la France à une participation à la guerre mondiale de repartage du monde.

Le discours du chef d'état-major des armées Fabien Mandon vient rappeler cette réalité : le vieil État est capable de mobiliser toute son administration, depuis les élus locaux jusqu'aux enseignants, des conseils départementaux et régionaux (apportant notamment différentes aides matérielles au régime ukrainien) aux médias publics (intensément propagandistes dans la dénonciation de la « menace existentielle » russe).

Les drapeaux ukrainiens sont d'ailleurs largement visibles sur les frontons de très nombreux sites représentatifs de l'administration française.

Il est nécessaire ici de préciser que le soutien à l'Ukraine dont il est ici parlé est artificiel : ce n'est qu'un masque de l'expansionnisme français. Les masses ukrainiennes sont employées comme chair à canon par les principales puissances occidentales, et les nationalistes ukrainiens sont, malgré leur prétention, uniquement les agents sur place des puissances étrangères.

On remarquera, à ce titre, que jamais depuis le début de la guerre, dans aucun pays occidental, il n'y a eu d'ouverture culturelle sur l'Ukraine, sa production de films ou de musique, de littérature ou de peinture. L'Ukraine est un lieu de projection idéologique et les masses ukrainiennes restent des abstractions.

Ce qui compte, ce n'est pas l'Ukraine réelle, mais la narration qui la concerne. Et cela doit en rester ainsi, afin qu'il soit accordé une légitimité à l'affrontement militaire avec la Russie, bien qu'en réalité le seul objectif français, ce soit l'appropriation des richesses russes en pétrole et en gaz et la pénétration

massive du capital français dans une Russie découpée en plusieurs petites entités.

Une réussite française permettrait ici au pays de sortir du borbier de la crise générale du capitalisme commencée en 2020, du moins c'est la vision des choses des « décideurs » qui ont fait le choix de l'option « russe » en février 2024, le président Emmanuel Macron le premier.

L'espoir d'une victoire galvanise désormais la bourgeoisie française, au point que même les figures politiques gaullistes nationalistes se sont pratiquement toutes accordées à en accepter les fondements. Les possibilités d'une grande reprise économique en cas de succès dans l'entreprise militaire produisent également une très vaste corruption dans les syndicats, qui sont absolument tous en phase avec le discours officiel concernant la menace russe et le soutien à l'Otan.

Pour résumer : afin d'échapper aux contradictions internes, le capitalisme français se précipite vers une contradiction extérieure.

Et plus les contradictions internes seront fortes, plus il y a aura en réponse des mobilisations dans le sens du nationalisme et du militarisme.

C'est le sens du discours du chef d'état-major des armées Fabien Mandon et voilà pourquoi ceux qui s'imaginent réformer la France ou même la « révolutionner » se font des illusions s'ils ne prennent pas en compte la tendance à la guerre.

La question n'est même pas ici de distinguer entre réforme et révolution, car la tendance à la guerre bloque la voie à toute transformation.

La mise en place de la guerre, de ses préparatifs, exige des modifications, des adaptations, qui sont indiscutables aux yeux de la bourgeoisie et qui l'emporteront dans tous les cas.

Ceux qui ont l'illusion qu'il est possible d'effectuer des revendications sociales triomphales dans un tel contexte se trompent lourdement, et c'est d'autant plus vrai que l'État français est très lourdement endetté.

Pour cette raison, la vraie délimitation historique actuelle est entre ceux qui se focalisent de manière obsessionnelle sur les questions intérieures, sans voir qu'ils sont prisonniers du capitalisme au quotidien et de son agencement, et ceux qui font de la question de la guerre impérialiste l'aspect principal de leur démarche.

L'expression « aspect principal » doit être bien comprise pour ce qu'elle est, car cela ne veut pas dire, bien sûr, qu'il faille nier l'existence des questions intérieures : c'est simplement reconnaître leur caractère secondaire.

Par contre, cela veut dire qu'on ne peut qu'être en désaccord fondamental avec ceux qui font de la question interne l'aspect principal, tout en admettant qu'il y a secondairement une tendance à la guerre. Une telle démarche n'est que tromperie et opportunisme, elle ne vise qu'à désorienter et à ramener les esprits vers le réformisme à prétention révolutionnaire, propre

aux étudiants et aux syndicalistes, qui peut exister dans le confortable capitalisme français.

Il va de soi que nous aurions préféré dire le contraire et poser que l'aspect principal consiste en la contradiction interne. Ce n'est malheureusement pas le cas, car les masses sont corrompues par des décennies de capitalisme pacifié, où les syndicats (CGT et CFDT en tête) accompagnent les entreprises et le service public dans leur modernisation et intégration des contradictions.

Les travailleurs français font confiance à l'idéologie de la République, au « rôle » de la France, à la gestion étatique par la bourgeoisie, à la croissance ininterrompue du capitalisme et en tout cas aux possibilités de carrière. Quant à ceux qui n'y croient plus, c'est parce qu'ils ne croient plus en rien et tendanciellement ils basculent dans les mafias ou le désespoir individuel.

Voilà pourquoi l'aspect principal n'est plus simplement la contradiction interne au capitalisme français, mais la contradiction interne propre à l'affrontement des deux superpuissances impérialistes américaine et chinoise pour l'hégémonie mondiale.

Le capitalisme français s'insère dans cet affrontement, c'est ce qui définit sa transformation et c'est ce qui doit définir l'activité révolutionnaire qui lui répond. ■

Principaux extraits du discours du chef d'état-major des armées Fabien Mandon

« J'ai un petit peu l'impression de parler à notre pays dans toutes ses dimensions (...). Si j'ai accepté cet échange, ce moment avec vous, c'est parce que le moment est pour moi particulièrement grave (...).

Mon regard est comme le vôtre, celui d'un homme de terrain (...). Vous êtes le premier maillon en contact avec nos concitoyens (...).

On a un désengagement des États-Unis de l'Europe (...). Dans le domaine de la Défense, les États-Unis sont en train de se concentrer sur l'Asie (...). La Chine pose un problème de puissance militaire aux États-Unis (...).

Vous avez deux grands acteurs. Un qui est en train de se séparer progressivement de l'Europe en termes de priorité pour se concentrer vers la Chine. Et une Chine qui s'affirme comme puissance avec risque de confrontation avec les États-Unis.

Aujourd'hui, vous avez au Pentagone, une horloge visible de tous les officiers qui servent au Pentagone, qui décompte tous les jours jusqu'en 2027.

Parce que pour les États-Unis, en 2027, la Chine s'empare de Taïwan, et ils rentrent dans la confrontation (...).

Malheureusement, la Russie, aujourd'hui, je le sais par les éléments auxquels j'ai accès, se prépare à une confrontation à l'horizon 2030, avec nos pays.

Elle s'organise pour ça, elle se prépare à ça, et elle est convaincue que son ennemi existentiel, c'est l'Otan, c'est nos pays (...).

Forcément, ce portrait est très noir, et j'en suis désolé, mais je crois qu'il faut le dire (...). Tout ce qui passe autour de nous nous montre que certains ont fait le choix de la force.

Et la Russie est aujourd'hui convaincue que les Européens sont faibles. Elle en est convaincue.

Et pourtant, et c'est là que j'aimerais vous dire tout l'optimisme qu'il faut avoir, pourtant nous sommes forts. Nous sommes fondamentalement forts, nous sommes fondamentalement plus forts que la Russie.

Mais il faut accepter, il faut accepter que nous vivons dans un monde en risque et que nous pouvons devoir utiliser la force pour protéger ce que nous sommes (...).

Le principal risque aujourd'hui, c'est un risque de forme de faiblesse face à une Russie qui est décomplexée dans l'usage de la force et qui poussera son avantage si elle sent qu'on reste faible (...).

Aujourd'hui, la Russie produit plus d'équipements de défense de qu'elle n'en consomme sur le front. Elle est clairement dans une phase de préparation de quelque chose d'autre (...).

On a tout le savoir, toute la force économique, démographique, pour dissuader le régime de Moscou d'essayer de tenter sa chance plus loin.

Ce qu'il nous manque, c'est là que vous avez un rôle majeur, c'est la force d'âme pour accepter de nous faire mal pour protéger ce que l'on est (...).

Si notre pays flanche, parce qu'il n'est pas prêt à accepter de perdre ses enfants, parce qu'il faut, il faut dire les choses, de souffrir économiquement parce que les priorités iront à de la production de défense par exemple, si on n'est pas prêt à ça, alors on est en risque.

Et je pense qu'on la force d'âme.

La France a toujours démontré sa force d'âme dans les moments difficiles. Et là, on est dans le moment où il faut en parler.

Il faut en parler dans vos communes, parce que spontanément, c'est pas des lectures du dimanche, c'est pas quelque chose d'accessible facilement. On peut avoir le sentiment que c'est loin et c'est vrai que ça reste loin.

La mécanique, c'est pas des chars russes qui débarquent en Alsace. La mécanique, c'est une mécanique de solidarité.

C'est une mécanique de solidarité avec des pays qui sont aujourd'hui sur le flanc Est de l'Otan, qui

pourraient être attaqué, et qu'on ira protéger par solidarité.

Et à partir du moment où on s'engage en solidarité, à ce moment-là on engage les jeunes femmes et les jeunes hommes qui ont choisi de servir sous l'uniforme.

Donc moi j'ai donné aux armées un objectif qui est d'être prêt dans 3 - 4 ans, mais j'ai besoin que la nation soit prête à soutenir cet effort si on devait le faire.

Je suis convaincu, je vous le dis, que si nos ennemis voient notre détermination à nous défendre, à protéger ce que nous portons comme valeurs, comme histoire, ils iront voir ailleurs, parce qu'ils savent que nous sommes plus forts.

Mais il faut en faire la démonstration et c'est dans les trois années qui viennent. C'est fondamental (...).

Je pense que vous avez un rôle fondamental (...). Il faut que nos concitoyens puissent échanger avec vous et que vous puissiez expliquer ce que vous avez perçu des enjeux de défense (...).

Moi j'ai besoin de vous aussi parce que, aujourd'hui mais encore plus potentiellement demain en situation de crise, vous êtes la base arrière des armées et nos soldats se battront l'esprit libre s'ils savent que la base arrière tient. C'est fondamental. »

1. La France capitaliste prend la tête de la coalition occidentale contre la Russie, elle se place comme fer de lance de l'intervention militaire directe.
2. Elle le fait forcée par sa propre situation, car elle est en perte totale de vitesse et elle y voit une manière de regagner des points impérialistes.
3. Cela implique un changement d'orientation dans la société française, un tournant militariste, pour satisfaire aux exigences d'une armée en expansion en termes d'hommes et de matériel.
4. L'entreprise réussira au départ, car les gens sont obnubilés par leur mode de vie dans le cadre de la société de consommation. Les masses françaises sont politiquement aveugles, passives, corrompues par l'impérialisme.
5. Elle échouera pourtant inmanquablement ensuite, car le niveau de conscience historique mondiale est trop élevé, les richesses matérielles trop développées pour qu'on accepte de mourir pour des ambitions impérialistes incompréhensibles, surtout du côté de la jeunesse.
6. Les points 4 et 5 forment une contradiction qui est celle de toute l'époque au niveau mondial : d'un côté l'expansion capitaliste a développé les forces productives, de l'autre plus rien ne tient moralement, économiquement, culturellement, sur le plan

écologique, dans le rapport aux animaux, pour les femmes dans leur quotidien.

7. Entre la réussite initiale et l'échec ensuite, il y aura un processus sinueux, horrible sans doute, où la révolution émergera lentement comme contre-projet à l'aventurisme militaire et ses implications.

8. La révolution n'existera et ne triomphera qu'avec un parti d'avant-garde armé du matérialisme dialectique comme guide historique pour arriver à une humanité unifiée reconnaissant la planète comme Biosphère, dont elle est une composante pleine de responsabilités pour la protéger.

Extrait de *La guerre contre la Russie et la révolution en France*

**Résolution stratégique du Parti Matérialiste
Dialectique, mars 2024**

Le cambriolage du Louvre relève de la lutte de classe

Le cambriolage du Louvre est un événement dramatique aux yeux des amis de la culture française, c'est une tragédie du point de vue des nationalistes qui idéalisent le passé. C'est un non-événement dommageable pour les gestionnaires libéraux du pays, c'est un fait divers pour les contestataires professionnels de la politique.

Pour qui se fonde sur le matérialisme dialectique, par contre, c'est un événement de la plus haute importance et cela relève de la lutte de classe. Celle-ci ne concerne, en effet, nullement seulement l'économie. La question révolutionnaire, ce n'est certainement pas qu'une question de répartition des richesses.

Toute révolution relève d'une transformation du mode de vie. Le mode de vie esclavagiste bouleverse celui des chasseurs-cueilleurs, tout comme le féodalisme révolutionne celui de l'esclavagisme.

Le capitalisme transforme de fond en comble le féodalisme, et naturellement le socialisme dépasse en profondeur les habitudes, les mentalités propres au capitalisme.

C'est pourquoi, en plus de la révolution socialiste, il y a la nécessité ensuite de procéder à plusieurs révolutions culturelles.

Cependant, de par l'importance de la société de consommation dans le capitalisme, il va de soi qu'une révolution culturelle, ou quelque chose qui s'en approche, est également nécessaire avant la révolution socialiste.

Le cambriolage du Louvre est ici un excellent exemple de cette question. Les masses, prisonnières de la vie quotidienne du capitalisme, ne sont pas en mesure de porter une attention suffisante à un tel événement.

En même temps, ces mêmes masses relèvent de tout un parcours historique. L'émergence de la nation française s'est accompagnée d'un vaste développement de la culture. Le Louvre représente un aspect historique essentiel de cette culture.

Mutuler le Louvre, c'est mutuler l'Histoire des masses françaises et donc les masses elles-mêmes.

Elles ne peuvent pas ne pas le ressentir, et cela malgré toutes les contaminations d'idéologies cosmopolites ou identitaires relevant des fictions générées par une société capitaliste de consommation qui divise pour régner.

Il n'y a pas de place pour le Louvre et plus généralement l'Histoire populaire dans l'idéologie cosmopolite inclusive de l'Union européenne, ni dans le nationalisme français fantasmant un passé idéalisé.

Il n'y a pas non plus de place pour le Louvre du côté des bobos profitant avidement des richesses des centres-villes, ni du côté des travailleurs aliénés éjectés à la périphérie des villes et écrasés socialement, marginalisés culturellement.

En fait, le Louvre ne peut être défendu que par ceux et celles assumant la civilisation.

Et conformément au principe « Socialisme ou retombée dans la barbarie », seul le prolétariat, classe qui n'a rien à perdre, est en mesure de porter la transformation nécessaire pour avancer sur le plan de la civilisation.

Le capitalisme n'a pas besoin du Louvre, il a besoin de l'art contemporain. Voilà pourquoi il maltraite le Louvre et pourquoi, également, il le marginalisera, le transformera en attraction commerciale, touristique.

C'est déjà le cas avec les marches forcées de consommateurs en ses lieux, prenant des photos et incapables d'apprécier les valeurs esthétiques et historiques des œuvres. C'est bien entendu vrai dans tous les musées du monde.

La notion même de musée est incompatible avec la consommation permanente et le caractère ostentatoire qui lui est liée. Le musée exige la connaissance et la patience, deux notions hostiles en soi à la société capitaliste de consommation. Le musée, c'est, si l'on veut, l'antithèse sur le plan existentiel du smartphone et de l'agitation qui l'accompagne. Le smartphone apporte des stimuli éphémères, des satisfactions artificielles ; il est concentré sur l'ego, sur la vie individuelle, sur la nouveauté permanente.

La visite d'un musée apporte inversement une satisfaction esthétique, le sentiment océanique d'appartenir à un développement historique.

Et le Louvre apporte de manière très marquée une telle sensation d'appartenir à l'humanité en transformation.

L'attaque du Louvre est ainsi une attaque contre une telle sensation. Ce n'est pas simplement un cambriolage relevant de l'esprit de rapine. C'est un pillage relevant de la barbarie attaquant la civilisation.

Le barbare méprise la culture, car il ne la comprend pas, il n'en voit pas le sens ni la signification. Ce qui compte pour lui, c'est le pragmatisme propre au vol et dans un esprit d'agression.

En ce sens, le fait même de chercher à cambrioler est d'une portée culturelle aussi grande que le cambriolage lui-même. C'est une expression de barbarie morale, intellectuelle et spirituelle. C'est la mentalité du cannibale pour qui tout ce qui existe est propice au parasitisme.

Le capitalisme se fait, en pratique, rattraper par ceux qui sont plus capitalistes que les bourgeois eux-mêmes. Les voleurs, les gangsters, les narcos... appliquent les principes du capitalisme, mais en effaçant toute règle et en revenant à l'utilisation de démarches relevant du féodalisme, et même de l'esclavagisme.

C'est le retour de formes sociales passées, ce qui est la preuve que le capitalisme a fait son temps. Le Louvre se retrouve victime dans une telle situation, et il faut rapidement une armée rouge pour le défendre, pour en faire une forteresse de la culture.

Seul le pouvoir populaire, organisé autour de la classe ouvrière, peut parvenir à écraser les forces hostiles à la culture et à la civilisation. C'est ce qui correspond à la nécessité historique du Parti Matérialiste Dialectique. ■

Le cambriolage du Louvre pose la question de la protection du parcours historique de l'Humanité

Au lendemain de la seconde guerre mondiale, le Parti Communiste Français était très soucieux d'apparaître comme légitime et partisan du maintien de l'ordre établi. C'était une ligne déjà établie par son dirigeant, Maurice Thorez, durant le Front populaire.

Pour cette raison, le Parti Communiste Français a alors valorisé le drapeau français, désormais mis sur le même plan que le drapeau rouge. La révolution française de 1789 fut présentée comme le modèle à suivre ou, plus exactement, à prolonger.

C'est la théorie de la « nation » qui s'opposerait à une « oligarchie ». Naturellement, on est là dans une construction intellectuelle, qui cherchait à justifier l'acceptation du capitalisme et à intégrer le Parti Communiste Français dans les institutions « républicaines ».

Le Parti Communiste Français a, d'ailleurs, mis en avant des intellectuels, des universitaires, des agrégés... afin de se présenter comme le parti représentant vraiment les intérêts nationaux, à l'opposé des autres.

Cette conception s'oppose aux luttes de classe : elle prétend que la nation transcenderait les classes et qu'il y aurait une minorité qui parasite le pays. Elle masque la capitulation.

Pourquoi rappeler cet épisode peu glorieux du mouvement communiste français, qui a été brillant avec le Front populaire

et la Résistance, mais a trahi par manque d'ambition et d'envergure ?

C'est qu'il existe une poignée de nostalgiques de ce « communisme » aux couleurs françaises, rassemblés dans le Pôle de Renaissance Communiste en France. Le discours qu'ils tiennent met la France en avant ; ils revendiquent l'identité française et rejettent « l'empire euro-atlantique ».

Or, et c'est justement extrêmement intéressant, ces nostalgiques n'ont strictement rien dit au sujet du cambriolage du Louvre. Quelques jours après que ce dernier ait eu lieu, il y a pourtant bien eu la publication d'un document intitulé « Budget de la culture : un point de vue syndical combatif ! », mais il n'aborde pas du tout le thème.

C'est incohérent. Pourquoi ces gens, qui sont obsédés par l'identité française et qui prétendent lutter en faveur de la défense de la langue française, n'ont-ils pas parlé du cambriolage du Louvre ?

La raison est simple. C'est que ces gens ne s'intéressent pas à la France telle qu'elle existe. Ils parlent d'une abstraction, d'un fantasme. Ce fantasme est une idéologie, qui est le produit du capitalisme français lui-même.

Le capitalisme français consiste en une réalité économique et sociale, qui développe sur sa base une superstructure qui est l'État et une société civile qui en est l'appendice. Cela forme une idéologie « française », « nationale », qui n'est que le masque des intérêts de la bourgeoisie, classe dominante dans le capitalisme.

Cette idéologie reflète quelques vérités et beaucoup de mensonges ; c'est le rêve bourgeois d'une France unie et pacifiée, où il n'y a aucune place pour l'émergence d'un pouvoir populaire armé instaurant un nouvel État.

Le Pôle de Renaissance Communiste en France expose d'ailleurs ouvertement qu'il ne veut pas de la prise du pouvoir par la lutte armée ; il est favorable à une marche dans les institutions qui, combinée aux nationalisations, forcerait le cours des choses. C'est là de la mythomanie qui sert dans les faits à promouvoir le nationalisme et le syndicalisme.

Il n'y a bien sûr pas de place pour le Louvre dans un tel fantasme. Il n'y a de place pour le Louvre dans aucun fantasme, d'ailleurs, car il relève du passé tout en étant dialectiquement encore présent, tout en s'affirmant comme contribuant à l'avenir.

Le Louvre est le témoin d'un processus historique passé qui exige sa présence aujourd'hui et qui expose, par conséquent, le prolongement de la culture depuis le passé, vers l'avenir, à travers le présent.

L'existence même du Louvre pose ainsi la question du parcours historique de l'Humanité et de sa protection, de sa préservation, de sa continuité.

C'est pourquoi c'est une classe révolutionnaire, la bourgeoisie des Lumières, qui l'a mise en place, et pourquoi seule une autre classe révolutionnaire, le prolétariat du matérialisme dialectique, est en mesure de le défendre.

Comment, en effet, ne pas imaginer que la bourgeoisie, devenue une classe en décadence, procédera à son démantèlement, d'une manière ou d'une autre ? La bourgeoisie ne veut pas entendre parler de l'Histoire ; elle revendique un éternel présent, celui du capitalisme. D'où son insistance sur l'art contemporain, son culte des identités individuelles (dont l'idéologie LGBT est une composante essentielle), son apologie de l'élargissement des droits sociétaux, sa fascination pour les origines ethniques, etc.

Pour des bourgeois modernistes comme Emmanuel Macron, Gabriel Attal, Raphaël Glucksmann, le cambriolage du Louvre n'est qu'une anecdote, un événement contrariant, une gestion malencontreuse. Ces gens sont coupés du peuple et de son histoire, comme l'assumait Raphaël Glucksmann en 2018 tout en prétendant le regretter :

« Moi, je suis né du bon côté de la barrière socio-culturelle, je fais partie de l'élite française, j'ai fait Sciences-Po, comme la majorité des gens qui nous gouvernent.

Quand je vais à New-York ou à Berlin, je me sens plus chez moi, a priori, culturellement, que quand je me rends en Picardie. Et c'est bien ça le problème. Ce qu'il faut essayer de faire, c'est sortir de soi-même. »

Ce que souligne Raphaël Glucksmann ici, c'est la nécessité pour les bourgeois modernistes de faire semblant, afin de faire croire qu'ils assurent la préservation des fondamentaux culturels et historiques, tout en donnant libre cours en réalité au rouleau compresseur du capitalisme le plus mondialisé possible.

Lorsqu'ils parlent de la France, ils l'inventent, ils procèdent de manière idéologique afin de croire qu'elle est ce qu'elle n'est pas, afin que les gens pensent être ce qu'ils ne sont pas. D'où un décalage immense entre la France telle qu'elle existe et celle dont il est parlé dans les médias, du côté des figures politiques, dans les élections, etc.

Les démagogues de l'extrême-droite agissent justement à ce niveau, en prétendant que le « pays réel » n'est pas le « pays légal », sauf qu'ils présentent une France imaginaire, avec une idéalisation du passé, pour être en mesure de préserver certains intérêts bien particuliers propres aux couches les plus conservatrices de la société.

Ceci explique pourquoi l'extrême-droite n'a rien dit au sujet du cambriolage du Louvre, ou de manière très rapide et anecdotique, simplement pour brièvement dénoncer le gouvernement (Marine Le Pen, Jordan Bardella, Éric Zemmour, Sarah Knafo, Philippe de Villiers, etc.).

C'est très paradoxal, en apparence. Ils auraient dû dénoncer une atteinte à l'Histoire de la France, au pays lui-même. Ils ont en tête, toutefois, une France imaginaire et lorsqu'ils parlent d'elle, c'est pour donner libre cours à leurs fantasmes.

Ils n'ont d'ailleurs strictement aucune référence réelle au parcours historique de la France, que ce soit à des penseurs, des essayistes, des écrivains, des musiciens, des peintres, des architectes, des cinéastes, etc.

Ils ne savent que piocher dans quelques références, plus ou moins toujours les mêmes (les cathédrales ; les campagnes ; Les

Tontons flingueurs ; Gabin, Belmondo et Delon ; Bernanos et Péguy ; la chasse, etc.).

Ces gens, qui prétendent vouloir protéger la « France éternelle », sont en réalité des incultes et des décadents, conformément à leur nature de classe. Ce sont des beaux parleurs, mais de très mauvais lecteurs et, pour cette raison même, ils ne savent pas écrire.

Ils font semblant de représenter un aboutissement historique, afin de tromper les masses qui, elles, cherchent une cohérence, une continuité dans la transformation de la réalité. Dans les faits, pourtant, ils ne portent rien sur le plan culturel et ils n'ont aucun arrière-plan réellement solide.

Il faut ici voir en vidéo l'interview de Jordan Bardella sur LCI, par Darius Rochebin, le 2 novembre 2025. Elle est exemplaire en ce qu'il saute aux yeux que Jordan Bardella récite son cours, dans un exercice convenu dont le journaliste de LCI est éminemment complice.

« [Question un peu de... que vous soyez premier ministre, un jour président, on est précédé par ces grands personnages... Alors mettons de Gaulle de côté, car il est hors catégorie. Quels personnages vous inspirent dans ces personnages qui ont fait la France, dans un cadre historique qui le raconte ?]

La France est riche de grands personnages, dont beaucoup ont d'ailleurs lié leur propre destin à celui de la nation. Alors vous m'avez demandé de pas citer de Gaulle, je dirais évidemment de Gaulle pour la grandeur, je pourrais citer aussi...

[Bonaparte, Louis XIV, Napoléon...] Je pourrais citer aussi Richelieu pour le sens de l'État, pour sa capacité à fédérer une administration moderne.

Je pourrais vous citer Napoléon pour la volonté, pour l'énergie et puis surtout pour l'héritage qu'il nous lègue. L'héritage napoléonien est partout autour de nous, c'est le Code civil, c'est la Banque de France, ce sont les lycées, ce sont les préfets.

Puis à titre plus personnel peut-être, j'ai beaucoup de fascination et d'admiration pour Chateaubriand, compte-tenu du fait qu'il a sans doute produit le plus grand chef-d'œuvre de la littérature française, *Les Mémoires d'outre-tombe*, qu'il a mis près de quarante ans à écrire, dans lesquels il parle de son enfance en Bretagne, de ces rois déchus, de la France de la Révolution, celle de Napoléon.

Il n'était pas profondément pro-bonapartiste, mais je crois qu'en racontant son propre cœur durant quarante ans, il a raconté notre époque. De Gaulle disait d'ailleurs, je crois, je ne lis que la Bible et Chateaubriand. »

Il est intéressant de voir Jordan Bardella vainement essayer de se revendiquer de Chateaubriand, alors que le thème du cambriolage du Louvre n'a pratiquement pas existé chez lui.

On comprend qu'il est dans la nature des bourgeois de prétendre assumer quelque chose, tout en étant en substance incapable de le faire.

Il est facile de se revendiquer de la France des Lumières, par exemple, afin de chercher à impressionner ; cependant, il est bien plus difficile de s'appuyer concrètement sur son contenu.

On sait également combien il y a d'intellectuels se prétendant « marxistes », mais qui s'appuient immanquablement sur des références universitaires par incapacité à assumer le marxisme de l'intérieur lui-même (toute la gauche de La France insoumise, à quoi il faut compter Révolution permanente, Unité communiste, etc.).

Le point commun de tous ces gens, c'est d'accepter la fiction de la France capitaliste telle qu'elle se prétend être.

Ils naviguent en elle au moyen de quelques navires idéologiques, tout le monde pratiquant le mensonge et acceptant que l'autre mente également, afin que tous fassent semblant et aient l'air de représenter quelque chose de vrai.

Ce n'est nullement un complot, c'est simplement l'expression idéologique de la bourgeoisie qui cherche à se survivre à elle-même en tant que classe, et produit toute une série de fictions pour légitimer le réel.

C'est là le vecteur de sa bataille pour chercher à empêcher l'avènement de ce qui se produira inévitablement : la guerre populaire, la prise du pouvoir par le prolétariat, la mise en place d'un État socialiste, où le Louvre retrouvera sa fonction de lieu incontournable de culture, de passeur historique des beautés produites par la civilisation. ■

Le Louvre : de l'universalisme bourgeois révolutionnaire au relativisme bourgeois réactionnaire

L'Histoire est l'Histoire de la lutte des classes : la bourgeoisie a été révolutionnaire, elle est devenue réactionnaire.

Elle *célébrait* l'universalisme avec les Lumières, elle *valorise* désormais les particularismes afin d'élargir les marchés (l'art contemporain, le relativisme historique, les obsessions identitaires, l'idéologie LGBT, la religiosité à la carte, le polyamour, etc.).

C'est pourquoi le cambriolage du Louvre d'octobre 2025 correspond au dédain bourgeois pour le Louvre, ce lieu initialement mis en place par la bourgeoisie révolutionnaire comme « palais des arts et asiles des sciences ».

Le grand génie de la bourgeoisie française en 1791 a été, en effet, de transformer en un musée le palais des rois de France commencé au 12^e siècle.

Plus précisément, la Révolution, qui à cette époque n'entendait pas renverser la monarchie mais simplement la garder sous contrôle de l'Assemblée nationale, a décidé de placer le Roi au Louvre avec la science et les arts.

Le Roi ne devait plus être à Versailles, il devait être subordonné au peuple, et l'État devait servir la nation. C'était une reconnaissance de la continuité historique issue de la monarchie formant la France, mais en même temps, et surtout, une réduction de la monarchie à un rôle patrimonial.

C'était la reconnaissance du parcours de la monarchie comme relevant du patrimoine et d'une continuité historique, mais cependant plus d'un pouvoir absolu.

Ce n'est pas tout. Il y avait le risque, avec une révolution bourgeoise trop libérale, que le patrimoine national soit entièrement privatisé, et donc dilapidé.

Il a alors été défendu le maintien large du domaine royal (des châteaux, mais aussi des manufactures) contre l'éparpillement, car seule la monarchie pouvait à ce moment assumer cette charge, alors que l'État bourgeois était encore faible, mal défini, plein de contradictions à peine lisibles à l'époque, et que la bourgeoisie n'avait pas encore suffisamment confiance en son pouvoir révolutionnaire.

Sur le plan historique, ce fut une compréhension absolument brillante de la situation de la part de la bourgeoisie française.

Le choix de faire du Louvre un musée est donc le produit d'une réflexion très aboutie assumant la civilisation, avec les arts et les sciences comme meilleure expression de la civilisation, de manière « éclairée » selon l'idéologie française des Lumières (à laquelle Louis XVI n'était pas farouchement hostile, d'ailleurs).

C'est Bertrand Barère, député de Bigorre (correspondant au département des Hautes-Pyrénées aujourd'hui, avec Tarbes comme préfecture), qui a assumé cette tâche historique dans son rapport du 26 mai 1791 à l'Assemblée nationale.

Il y était question du domaine royal et de ce qui devait finalement revenir à Louis XVI.

De manière très habile, il fut décidé comment le Roi devait revenir à Paris (en quittant Versailles), avec les arts et les sciences comme justification.

On le comprend très bien dans son discours : Bertrand Barère entendait assumer le Louvre à la place de la monarchie, dépassée historiquement, mais utilisée temporairement (probablement de manière sincère).

« Les premiers objets à réserver au roi sont le Louvre et les Tuileries, monument de grandeur et d'indigence dont le génie des arts traça le plan et éleva les façades, mais dont l'insouciance dissipatrice de quelques rois et l'avarice prodigue de tant de ministres dédaignèrent l'achèvement ou plutôt oublièrent l'existence.

Chaque génération croyait voir finir ce monument digne de Rome et d'Athènes ; mais il fut un temps où nos rois, fuyant les regards du peuple, allèrent loin de la capitale s'environner de luxe, de courtisans et de soldats.

C'est le besoin, c'est le secret du despotisme de s'enfermer dans un palais lointain, au milieu d'un luxe asiatique, comme autrefois on plaçait les divinités dans le fond des temples et des forêts, pour frapper plus sûrement l'imagination des hommes. Il fallait une grande révolution qui ramenât les peuples à la liberté, et les rois au milieu des peuples.

Cette révolution est faite, Messieurs, et le roi des Français fera désormais son séjour habituel dans la

capitale de l'Empire. Ce séjour, en embellissant Paris, le consolera de ses pertes.

« C'est le consentement que Sa Majesté a exprimé plusieurs fois, de rester au milieu des citoyens de Paris, consentement qu'elle devait accorder à leur patriotisme, même à leurs craintes, et surtout à leur amour. »

Voici les projets de vos comités sur ce monument.

Les Tuileries et le Louvre réunis seront le palais national destiné à l'habitation du roi, à la réunion de toutes les richesses que possède la nation dans les sciences et dans les arts, et aux principaux établissements de l'instruction publique.

Ne croyez pas que le roi vous ait demandé le Louvre habitation, mais le Louvre palais des arts et asiles des sciences. Il n'a pas voulu s'enfermer dans un grand palais pour chasser les arts qui l'ont élevé et les sciences qui l'honorent par leur séjour.

Louis XIV lui-même avait consacré la plus grande partie du Louvre pour cette belle destination ; des fonds étaient destinés chaque année à récompenser des ouvrages de sculpture et de peinture en l'honneur des hommes dont les talents ou les vertus ont servi et illustré la France.

Le Louvre est devenu jusqu'à ce moment, par la munificence royale, le théâtre des sciences, des lettres et des arts.

Il est, à titre de récompense, la demeure de plusieurs artistes célèbres et de plusieurs hommes de lettres. Il renferme des richesses précieuses ; les statues de plusieurs grands hommes y sont déposées ; de riches galeries de tableaux sont entassées sans ordre ; et ces trésors immenses peuvent être perdus pour la nation, si vous n'en décorez un de vos édifices.

Enfin, un jour la bibliothèque nationale pourra y être transportée ; et ce vaste monument, ce Louvre antique, ouvrage de tant de rois, concourra à donner une patrie à la liberté et aux arts dans Paris, qui fut si longtemps le trône du despotisme et des abus.

Décréter simplement que le Louvre sera dans le tableau des domaines réservés au roi, a paru à vos comités une disposition funeste, propre à rappeler les abus dans ce qu'on appelait la surintendance des bâtiments, à provoquer autour du roi des demandes indiscretes, à peupler son palais de parasites dangereux et de courtisans perfides ; enfin, à intervertir et à profaner même l'usage et l'emploi des domaines nationaux.

Mais autant il fallait éviter une disposition trop vague et trop arbitraire, autant il fallait déterminer le véritable esprit de votre décret.

Non, ce n'est pas pour le roi, ce n'est pas pour la superstition du trône que vous établirez cette représentation magnifique du pouvoir qui a si souvent corrompu le cœur des rois et subjugué l'imagination des peuples ; c'est pour la nation même que vous agirez.

Le roi, chef ou agent du pouvoir délégué par la Constitution, n'est sans doute que le premier des fonctionnaires publics.

Mais assis sur le trône, habitant au milieu de la capitale de l'Empire, il représente en quelque sorte la dignité nationale ; il est le signe visible de la majesté de la nation : il faut donc l'entourer d'objets qui appellent les hommages publics.

Sans doute, un peuple libre ne confie ses destinées qu'à lui-même, la formation de ses lois qu'à des représentants ; mais il charge un roi d'une partie de sa dignité.

Ainsi votre projet, conforme au désir du roi, sera d'élever le palais des sciences et des arts à côté du palais de la royauté, et vous aurez ainsi placé dans la même enceinte les bienfaits de la civilisation et l'institution qui en est la gardienne.

Les révolutions des peuples barbares détruisent tous les monuments, et la trace des arts semble effacée.

Les révolutions des peuples éclairés les conservent, les embellissent, et les regards féconds du législateur font renaître les arts, qui deviennent l'ornement de l'Empire, dont les bonnes lois font la véritable gloire.

Ainsi la restauration du Louvre et des Tuileries, pour donner au roi constitutionnel une habitation digne de la nation française, et pour y faire un muséum célèbre, demandera des mesures ultérieures qui seront concertées entre l'Assemblée nationale et le roi.

Le génie des artistes, témoins de ce que vous faites pour les arts, ouvrira un concours libre pour en former les plans, et nos successeurs en jugeront, en décréteront l'exécution à mesure des besoins, et des sommes que la nation pourra y consacrer. »

Voici la nature du Louvre, qui n'est historiquement pas un simple musée, mais une expression nationale française en tant que musée.

En procédant ainsi, la bourgeoisie française était parvenue à empêcher un grand pillage du Louvre, car il aurait pu dans le cas contraire être accaparé, ou pire démembré.

L'article 1er du décret du 26 mai 1791, rédigé après avoir entendu le rapport de ses comités des domaines, de féodalité, des pensions et des finances, est ainsi l'acte fondateur du grand musée français du Louvre, par une dialectique très habile entre la mise sous tutelle de la monarchie et sa reconnaissance historique comme reflet de la civilisation.

« Art. 1er. Le Louvre et les Tuileries réunis seront le Palais national destiné à l'habitation du roi et à la réunion de tous les monuments des sciences et des arts, et aux principaux établissements de l'instruction publique ; se réservant, l'Assemblée nationale, de pourvoir aux moyens de rendre cet établissement digne de sa destination, et de se concerter avec le roi sur cet objet. »

On notera de manière intéressante que l'article 8 de ce décret consacrait le même sort au château de Pau, qui attisait de nombreuses convoitises.

Bertrand Barère a cherché à convaincre de l'importance de sa préservation dans le domaine royal, ce qui revenait tendanciellement à une nationalisation, et surtout qui le préservait d'une privatisation.

« D'après cette même considération vous ne séparerez pas du tableau des domaines que vous lui réservez le château de Pau, dans lequel est conservé avec un respect religieux le berceau d'Henri IV.

Cette propriété, que l'amour des Français a rendu sacrée, est l'objet de ses désirs : comme si les hommages que Louis XVI a si souvent rendus à la mémoire de son aïeul ne l'eussent pas acquitté de tout ce qu'il lui doit, il vous a demandé expressément de conserver ces mêmes lieux où est né le vainqueur de la Ligue [catholique partisane de la guerre des religions].

Et vous aussi, vous voulez honorer la mémoire d'Henri IV, en exceptant de l'aliénation le château où il a vu le jour ; c'est le vœu des habitants du département des Basses-Pyrénées; c'est le vœu de tous les Français : il sera donc le vôtre. »

La référence à la Ligue catholique n'est pas un hasard. Il y a tout un parcours historique national aboutissant aux Lumières, puis qui a permis à la Révolution française.

Le Louvre comme musée est le produit de ce parcours historique.

La suite des événements le prouve.

La monarchie a été très rapidement décapitée et la création du Muséum central des arts de la République au Louvre a été décidée le 10 août 1793, justement pour célébrer la chute du pouvoir royal et assumer un changement radical d'époque.

La mise à disposition du peuple des collections royales et des œuvres d'art confisquées aux émigrés et aux religieux devait exprimer cet écrasement révolutionnaire ; c'est de cette ferveur qu'est né concrètement le musée du Louvre en 1793, après être né idéologiquement en 1791.

La prétention a immédiatement été universelle et les collections ont profité directement des campagnes napoléoniennes pour se développer, notamment par des saisies en Italie, mais aussi dans ce qui deviendra les Pays-Bas et l'Allemagne.

La fameuse Expédition d'Égypte fut prolifique à ce niveau en posant les bases de l'égyptologie et en conférant au musée sa mission d'envergure mondiale, à la fois scientifique et culturelle (toutefois, ce n'est qu'en 1826 qu'a été créé le département des Antiquités égyptiennes du Louvre, surtout sur la base de vastes collections privées provenant de consuls européens en poste en Égypte).

En 1803, Napoléon Bonaparte, devenu Premier Consul, a nommé le baron Dominique Vivant Denon comme directeur général du muséum central des arts, avec l'ambition d'en faire « le plus beau musée de l'univers ».

Jusqu'en 1815, celui-ci accompagnait directement Napoléon Bonaparte en campagne et organisait des convois d'œuvres d'art

en direction du Louvre, notamment des peintures de Maître et des sculptures antiques.

Parallèlement, c'est lui qui a véritablement créé l'institution du Louvre, posant directement les bases de ce que doit être un musée moderne, et influençant jusqu'à aujourd'hui partout dans le monde la conception de ce qu'est un musée d'art.

En particulier, il a délogé des galeries les marchands et les artistes, afin qu'elles ne soient plus réservées qu'aux collections, à destination du public.

Il a structuré leur présentation avec notamment le principe des écoles nationales (italienne, flamande, française, etc.).

Avec la fondation du Louvre, l'art a pris une nouvelle dimension pour l'humanité, qui s'est élevé au point de prendre du recul sur ses propres œuvres et de chercher à les comprendre, en plus de les apprécier.

Bien entendu, cela s'est produit par en haut, avec une logique bourgeoise d'accumulation unilatérale.

Seul le prolétariat, dans le socialisme, peut porter réellement l'universalisme et assumer l'art de manière correcte.

D'ailleurs, la bourgeoisie française a dû payer son trop grand enthousiasme révolutionnaire et ses prétentions universelles trop brusques lorsqu'elle fut stoppée par la réaction européenne.

En 1815, lors du congrès de Vienne il a été décidé pas moins que la restitution d'environ 5000 œuvres, surtout en Italie.

Néanmoins, le Louvre s'était structuré et avait trouvé sa vocation, qu'il développerait tout au long du 19^e siècle, porté par une bourgeoisie ascendante, entendant assumer pleinement la civilisation.

Les acquisitions et donations se sont produites à un rythme soutenu jusqu'à la première crise générale du mode de production capitaliste et la guerre mondiale de 1914-1918.

Le programme communiste, sur la base de la compréhension de l'Histoire grâce au matérialisme dialectique, implique d'assumer la continuité et de refaire du Louvre ce qu'il a été, ce qu'il doit être : un lieu de connaissances et de compréhension historique, d'émerveillement et d'admiration pour tout le parcours du matériau humain à travers les siècles, les millénaires.

Nous avons besoin du Parti Matérialiste Dialectique afin de préserver l'héritage historique ! ■

« Le dogmatisme et le révisionnisme vont tous deux à l'encontre du marxisme.

Le marxisme doit nécessairement avancer, se développer au fur et à mesure que la pratique se développe, et il ne saurait rester sur place. S'il demeurerait stagnant et stéréotypé, il n'aurait plus de vie.

Toutefois, on ne doit pas enfreindre les principes fondamentaux du marxisme ; le faire, c'est tomber dans l'erreur.

Considérer le marxisme d'un point de vue métaphysique et comme quelque chose de figé, c'est du dogmatisme.

Nier les principes fondamentaux du marxisme et nier sa vérité universelle, c'est du révisionnisme.

Le révisionnisme est une forme de l'idéologie bourgeoise. Les révisionnistes effacent la différence entre le socialisme et le capitalisme, entre la dictature du prolétariat et celle de la bourgeoisie.

Ce qu'ils préconisent est en fait non pas la ligne socialiste, mais la ligne capitaliste. »

Mao Zedong

L'exigence de la culture, une tâche personnelle, un devoir collectif

Les romans dystopiques – c'est-à-dire anti-utopiques – pratiquent tous la dénonciation de la société, de la collectivité, au nom de la liberté absolue de l'individu. Toute organisation collective serait malsaine et oppressive ; toute « structure » dépassant l'individu le détournerait de son être véritable.

Cela relève évidemment de la propagande anticommuniste de la bourgeoisie. En réalité, le socialisme s'accompagne de la dialectique entre la société et la personnalité (et non plus « l'individu »).

Chaque être humain peut ainsi s'épanouir et développer ses propres facultés en particulier, dans la dialectique de l'égal et de l'inégal, du particulier et du collectif.

C'est là le sens même du Communisme, pour qui la culture n'est pas un simple agrément de la vie. C'est le reflet de la vie, non pas de manière passive, mais de manière productive, car c'est ce qui lui donne sa densité, son épaisseur.

C'est d'abord une affaire de sensibilité. Il faut être en mesure d'être marqué, au plus profond de soi, par un parfum, une chanson, l'intimité d'une scène montrée dans une peinture au réalisme poignant.

Par la culture, on saisit pleinement les moments vrais ; ce n'est que parce que notre regard est instruit que l'on peut saisir ces moments, être touché et grandi par le travail de l'artiste.

Être instruit, éduqué, c'est élargir le champ de sa sensibilité, c'est être le fruit non pas simplement de son temps, mais de toute l'évolution humaine et son accomplissement.

L'écrivain russe Fiodor Dostoïevski a très bien exprimé cela dans une lettre à son frère, en disant que :

« J'ai lu presque tout Balzac. Balzac est grand. Ses personnages sont les produits de l'intelligence universelle. Ils ne sont pas le fruit d'une époque : ce sont des milliers d'années de lutte qui ont préparé une pareille profondeur dans l'âme d'un homme. »

Les communistes s'intéressent par nature à la culture, et même plus : ils la vivent et vivent à travers elle. Un communiste au 21^e siècle a forcément une liste très élaborée d'albums de musique auxquels il tient absolument, et qui évolue avec le temps. Il en va de même de photographies, de films, de peintures, de tout ce qui relève des différents domaines de la production artistique.

L'exigence est ici très grande. Il ne s'agit pas de se dire qu'il suffit d'écouter des choses et d'en apprécier certaines plutôt que d'autres pour être au niveau qu'exige la culture. Il faut se fonder sur le principe de civilisation, et c'est là nullement de l'élitisme : c'est comprendre la différence entre la quantité et la qualité.

D'où la grande difficulté que pose notre époque, puisque la culture, sous des formes extrêmement variés et de valeurs totalement inégales, est partout. Elle est massive, abondante, souvent diluée par manque d'exigence et par souci de les rendre simples, consommables.

De manière très concrète, si l'on pense à Karl Marx et Friedrich Engels au 19^e siècle, les choses étaient plus faciles à aborder pour eux. La culture portait en elle-même une exigence.

Aller vers la culture et recevoir la culture, c'était déjà une exigence. Être cultivé, c'était avoir et avoir eu l'exigence de se tourner vers les œuvres. Karl Marx et Friedrich Engels étaient très cultivés et la culture imprègne chacun de leurs travaux avec à chaque fois un très haut niveau.

Il en va de même pour Lénine, Staline, Mao Zedong. Si on prend les auteurs de romans cités par Lénine dans les 29 premiers volumes de ses œuvres complètes, on retrouve 320 fois Mikhaïl Saltykov-Chtchedrine, 99 fois Nikolaï Gogol, 60 fois Ivan Krylov, 46 fois Ivan Tourgueniev, 26 fois Nikolaï Nekrassov, 19 fois Alexander Pouchkine, 18 fois Anton Tchekhov, 17 fois Alexander Ostrovsky, 16 fois Gleb Ouspensky, 11 fois Ivan Gontcharov.

Il était, à l'époque, plus facile de repérer les « classiques ». C'est désormais à la fois plus facile (l'accès aux œuvres est facile) et plus difficile (faire le tri entre les œuvres est difficile).

Cela signifie qu'il faut d'autant plus savoir trancher sur des choses très concrètes.

Par exemple, la danse contemporaine, dans sa forme ultra normalisée et codifiée telle qu'elle existe aujourd'hui, est-elle acceptable ? Relève-t-elle d'une approche moderne du mouvement dans la société industrielle, ou bien est-ce une insulte à la grâce du corps n'exprimant rien d'autre que le subjectivisme bourgeois ? Ce n'est pas simple, mais il faut y répondre ; la culture exige une telle réponse.

Il en est de même pour tout ce qui concerne le patrimoine architectural. La France est riche de milliers d'églises, chapelles, monastères et cathédrales. La valeur de ces monuments est en général évidente, il s'agit dans la plupart des cas d'un héritage indiscutable.

Reste à savoir cependant comment aborder ce patrimoine et dans quelle mesure il faut le conserver plutôt que le faire vivre. C'est une contradiction puissante.

Est-il correct de jouer de la techno dans une église, ou bien il faut se contenter de grands concerts avec deux chœurs et un orchestre professionnel de la Passion selon Mathieu de Bach dans une version dite historiquement informée ? D'ailleurs, faut-il jouer une œuvre protestante dans une église relevant du catholicisme romain ?

On peut se demander également comment l'État socialiste devra aborder la Basilique de l'Immaculée-Conception de Lourdes.

Car le bâtiment est une mystification : ce n'est pas un héritage gothique, c'est du néogothique, construit entre 1862 et 1871, au moment où l'Église a prétendu croire Bernadette Soubirous, la fille d'un meunier, qui dit avoir vu et entendu la Vierge dans la grotte de Massabielle qui se situe en dessous. Pour autant, la destruction d'un tel monument serait probablement considéré comme inacceptable pour la population française.

La réponse à faire sera forcément très différente de celle concernant la Basilique du Sacré-Cœur de Montmartre à Paris, pourtant de la même époque. Dans ce dernier cas, il n'y a pas la même mystification néogothique et la valeur architecturale du bâtiment est beaucoup plus intéressante, en tous cas conforme à son époque car les Parisiens l'ont toujours trouvé laide (la surnommant la meringue).

Cependant, politiquement, le bâtiment est inacceptable, car il relève du fanatisme catholique le plus réactionnaire, dans le contexte de la période marquée par la Commune de Paris de 1871.

Seul un très haut niveau de connaissances culturelles et de réflexions culturelles de la part de l'État socialiste permettra d'aborder de manière juste de telles questions, en rapport direct avec le peuple.

Il ne s'agit pas de se dire qu'on trouvera à ce moment-là les bonnes réponses, de manière pragmatique. Si on n'aborde pas dès aujourd'hui la culture de manière systématique et avec un très haut niveau d'exigence, la faillite est promise.

La culture ne s'improvise pas. Il faut savoir trier, valoriser et préserver les œuvres et les ouvrages, mais sans jamais en faire des fétiches. La culture doit toujours être concrète.

A priori en France, n'importe quel enfant apprendra à l'école *Le Corbeau et le Renard* de Jean de la Fontaine. C'est très bien et, au-delà de la fable elle-même, il y a dans cet apprentissage la formation d'une culture commune, reliant les générations entre elles.

Il n'est pourtant pas normal que les enfants apprennent cette fable sans connaître la version (traduite en français moderne) de Marie de France au 12^e siècle, qui est elle-même issue du fabuliste grec Ésope, 1800 ans avant elle. La culture exige une telle connaissance en profondeur des œuvres, et non pas de se contenter de réciter par cœur des rythmes de manière abstraite et figée.

Cela peut paraître pompeux et on pourrait se dire qu'on peut cultiver les enfants sans avoir besoin d'aller chercher aussi loin dans le patrimoine médiéval relevant lui-même du patrimoine antique. Mais on ne simplifierait rien avec une telle approche.

C'est qu'en effet, à rebours du principe bourgeois de la « création » (à partir de rien), l'art existe toujours en tant que production. C'est le fruit d'une longue transformation. Il y a des apports s'accumulant, il y a des rapports qui existent et qui expliquent ou soulignent.

Comme l'a formulé Mao Zedong,

« les œuvres du passé ne sont pas des sources, mais des cours d'eau ; elles ont été créées avec les matériaux que les auteurs anciens ou étrangers ont puisés dans la vie du peuple de leur temps et de leur pays ».

On peut ainsi très facilement trouver agréable l'ouverture de *Guillaume Tell* de Gioachino Rossini, mais cela ne suffit pas ; il faut une éducation musicale et une attention personnelle très poussée pour aborder l'œuvre dans son ensemble, avec toutes ses subtilités et sa longueur ; sans compter qu'il faut alors s'intéresser de manière pratique et concrète à l'histoire de la formation nationale de la Suisse, puisqu'il s'agit de ça.

Pour cette raison, on ne peut pas s'imaginer qu'il suffit de demander à des millions de gens de payer 22 euros (en 2025) pour entrer dans le musée du Louvre et les laisser ensuite se débrouiller. Ni le bâtiment, très ancien, ni la puissance culturelle des collections, ne le permettent.

Un tel musée doit nécessiter un passeport culturel pour y accéder, et on ne devrait pouvoir y déambuler qu'à l'aide d'un guide très formé. Comme d'ailleurs dans pratiquement tous les musées.

C'est cela qu'exige la culture, qui ne consiste pas en la consommation d'œuvres (et pire, en leur accumulation, appropriation individuelle), mais en l'élévation personnelle, par l'éducation collective et permanente de la sensibilité à l'art. ■

« Si, étant arrivé à une théorie juste, on se contente d'en faire un sujet de conversation, pour la laisser ensuite de côté sans la mettre en pratique, cette théorie, si belle qu'elle puisse être, est dépourvue de toute signification. »

Mao Zedong

**Extrait de la résolution du
Parti Communiste d'Union Soviétique (bolchevik)
sur l'opéra « La grande amitié »
(publiée dans la Pravda le 11 février 1948)**

Bafouant les meilleures traditions de la musique classique russe et occidentale, rejetant ces traditions comme étant supposées être « obsolètes », « à l'ancienne », « conservatrices », piétinant avec arrogance des compositeurs qui essaient de maîtriser et de développer consciencieusement des techniques de musique classique comme étant des partisans du « traditionalisme primitif » et de « l'épigonisme », de nombreux compositeurs soviétiques, à la recherche d'innovations faussement comprises, se sont séparés des exigences et des goûts artistiques du peuple soviétique, se sont enfermés dans un cercle étroit de spécialistes et de gourmets musicaux, ont réduit le rôle social important de la musique et en ont rétréci la signification, la limitant à satisfaire les goûts pervers des individualistes esthétiques.

La tendance formaliste de la musique soviétique a généré chez une partie des compositeurs soviétiques une fascination unilatérale pour les formes complexes de musique instrumentale symphonique non textuelle et une négligence de genres musicaux tels que l'opéra, la musique chorale, la musique populaire pour petits orchestres, pour instruments folkloriques, ensembles vocaux, etc.

Tout cela mène inévitablement au fait que les fondements de la culture vocale et de la maîtrise dramatique soient perdus et que

les compositeurs n'apprennent pas à écrire pour le peuple, comme le prouve le fait qu'aucun opéra soviétique créé récemment ne se situe au niveau des classiques de l'opéra russe.

La séparation de certaines personnalités de la musique soviétique du peuple a conduit à la propagation d'une « théorie » pourrie, selon laquelle l'incompréhension de la musique de nombreux compositeurs soviétiques modernes par le peuple s'expliquait par le fait que le peuple n'aurait pas suffisamment « grandi » pour comprendre leur musique complexe.

Il le comprendrait au fil des siècles et il ne faut pas être gêné si certaines œuvres musicales ne trouvent pas d'auditeurs.

Cette théorie profondément individualiste et fondamentalement anti-populaire a contribué encore plus à aider certains compositeurs et musicologues à s'isoler du peuple, de la critique du public soviétique et à s'enfermer dans leur coquille.

La culture de tous ces points de vue et de vues similaires cause le plus grand préjudice à l'art musical soviétique.

Une attitude tolérante vis-à-vis de ces points de vue signifie la propagation parmi les dirigeants de la culture musicale soviétique de tendances qui lui sont étrangères, ce qui conduit à une impasse dans le développement de la musique, à l'élimination de l'art musical.

La tendance formelle vicieuse, anti-populaire et formaliste de la musique soviétique a également un effet néfaste sur la

formation et l'éducation des jeunes compositeurs de nos conservatoires, et en particulier du Conservatoire de Moscou (le camarade Shebalin), où la tendance formaliste est dominante.

Les étudiants ne sont pas instillés dans le respect des meilleures traditions de la musique classique russe et occidentale, il ne leur est pas inculqué l'amour du folklore, des formes musicales démocratiques. La créativité de nombreux étudiants des conservatoires est une imitation aveugle de la musique de D. Chhostakovich, S. Prokofiev et d'autres.

Le Comité central du PCUS(b) déclare complètement intolérable l'état de la critique musicale soviétique. La position dominante parmi les critiques est occupée par les opposants à la musique réaliste russe, par les partisans de la musique formaliste décadente.

Ces critiques déclarent chacune des œuvres successives de Prokofiev, Chostakovitch, Myaskovski, Shbaline comme « la nouvelle conquête de la musique soviétique » et louent la subjectivité, le constructivisme, l'individualisme extrême, la complication professionnelle de la langue, c'est-à-dire exactement ce qui doit être critiqué.

Au lieu de dissiper des théories préjudiciables et étrangères aux principes du réalisme socialiste, la critique musicale contribue elle-même à leur diffusion en les louant et en déclarant comme « avancée » de la part de ces compositeurs qui partagent de faux préceptes créatifs dans leur travail.

La critique musicale a cessé d'exprimer l'opinion du public soviétique, l'opinion du peuple et s'est transformée en porte-parole des compositeurs individuels.

Certains critiques musicaux, au lieu de critiques objectives fondées sur des principes, ont commencé à être serviles à l'un ou l'autre chef musical, en raison de leurs relations amicales, en vantant de toutes les manières possibles leur travail.

Tout cela signifie que, chez certains compositeurs soviétiques, les vestiges de l'idéologie bourgeoise, alimentés par l'influence de la musique décadente moderne d'Europe occidentale et américaine, n'ont pas encore été éliminées.

Le Comité central du PCUS(b) estime que cette situation défavorable sur le front de la musique soviétique a été créée à la suite d'une mauvaise ligne dans la musique soviétique indiquée par le Comité des arts sous le Conseil des ministres de l'URSS et le Comité organisateur de l'Union des compositeurs soviétiques.

La commission des arts du Conseil des ministres de l'URSS (le camarade Khrapchenko) et le comité d'organisation de l'Union des compositeurs soviétiques (le camarade Khatchatourian) encourageaient en fait une direction formaliste, étrangère au peuple soviétique, au lieu d'élaborer une direction réaliste dans la musique soviétique, sur la base de la reconnaissance du rôle considérable joué par l'héritage classique, en particulier des traditions de l'école de musique russe, l'utilisation de cet héritage et son développement ultérieur, la combinaison dans la musique de contenu élevé avec la perfection artistique de la forme musicale, la véracité et le réalisme de la musique, sa

profonde connexion organique avec les gens et leur composition musicale et musicale, la grande compétence professionnelle, la simplicité et l'accessibilité des œuvres musicales.

Le comité organisateur de l'Union des compositeurs soviétiques est devenu l'instrument d'un groupe de compositeurs formalistes et est devenu le principal foyer de perversions formalistes. Le comité d'organisation a créé une atmosphère moisie, il n'y a pas de discussions créatives.

Les dirigeants du comité organisateur et les musicologues qui les entourent font l'éloge d'œuvres anti-réalistes et modernistes qui ne méritent pas d'être soutenues. Des œuvres qui se distinguent par leur nature réaliste, le désir de continuer et de développer le patrimoine classique sont déclarées secondaires, passent inaperçues et sont gâchées.

Les compositeurs, se vantant de leur « innovation », de leur position « archirévolutionnaire » dans le domaine de la musique, agissent dans le cadre de leurs activités au sein du comité d'organisation comme des défenseurs du conservatisme le plus arriéré et le plus renfermé.

Le Comité central du PCUS(b) estime qu'une telle situation et une telle attitude vis-à-vis des tâches de la musique soviétique telles qu'elles ont été définies dans le Comité des arts sous le Conseil des ministres de l'URSS et le Comité organisateur de l'Union des compositeurs soviétiques sont préjudiciables au développement de la musique soviétique. ■

« Nous, bolcheviks, nous ne rejetons pas l'héritage culturel.

Au contraire nous assimilons avec esprit critique l'héritage culturel de tous les peuples, de toutes les époques, pour en saisir tout ce qui peut inspirer aux travailleurs de la société soviétique de grandes actions dans le domaine du travail, de la science et de la culture.

Vous devez aider le peuple en cela : si vous ne proposez pas cette tâche, si vous ne vous y donnez pas tout entiers, avec toute votre ardeur et votre enthousiasme créateurs, alors vous ne remplirez pas votre rôle historique.

Camarades! nous voulons, nous souhaitons passionnément que nous ayons nous aussi nos « Grands Cinq » [Mili Balakirev, Modest Moussorgski, Alexander Borodine, Nikolaï Rimsky-Korsakov, César Cui], que nos musiciens soient plus nombreux et plus forts que ceux qui ont jadis étonné le monde par leur talent et fait honneur à notre peuple.

Pour être forts il faut que vous rejetiez loin de votre route tout ce qui peut vous affaiblir et que vous choisissiez les seules armes qui vous aideront à être forts et puissants.

Si vous utilisez à fond l'héritage de la géniale musique classique, et si en même temps vous le développez dans l'esprit des exigences nouvelles de notre grande époque, vous serez les « Grands Cinq » soviétiques. »

Andreï Jdanov sur l'opéra « La grande amitié » lors de son discours d'introduction à la Conférence des musiciens soviétiques de 1948

L'arbre préfère le calme, mais le vent continue de souffler : la France basculera inévitablement dans la Guerre Populaire

L'arbre préfère le calme, mais le vent continue de souffler.

La bourgeoisie exige la tranquillité pour ses affaires, la petite-bourgeoisie est perpétuellement angoissée à l'idée d'être prise entre deux feux, les masses laborieuses espèrent toujours être en mesure d'améliorer leur sort.

C'est là tout à fait normal ; l'être humain est un animal qui cherche à se préserver et, s'il le peut, à s'épanouir. C'est dans l'ordre des choses, c'est un sentiment naturel, même s'il peut apparaître comme égoïste.

Toutefois, on ne saurait en faire un fétiche. Il n'y a pas de « fin de l'Histoire » parce que la bourgeoisie l'aurait décidée. Il n'y a pas de capitalisme en expansion permanente.

La France des ronds-points et des centre-villes bobos est de toute façon inacceptable, tout comme est condamnable le nivellement par le bas qu'impose constamment le capitalisme de masse.

Le mode de vie capitaliste a en effet une dimension de masse : sans la consommation de masse, il n'y a pas de capitalisme moderne.

Mais nous, communistes, célébrons les masses et leur créativité, pas le capitalisme de masse, son absence de sens, son exploitation du tiers-monde.

Il n'est ni possible ni souhaitable d'avoir comme modèle des petits propriétaires qui vont au McDonald's, commandent sur Amazon et Temu, sont fascinés par la télé réalité, scrollent à l'infini sur Facebook, Youtube, TikTok et Instagram, sont obsédés par les fausses bonnes affaires de Carrefour et Lidl, font de l'apéro et du barbecue l'alpha et l'oméga de la convivialité, banalisent la pornographie et la prostitution, voient d'un œil positif les chasseurs et les pêcheurs, etc.

Même si on admettait qu'il n'y avait pas de crise du capitalisme français, le niveau de civilisation dans notre pays exigerait la révolution, tellement la société française est marquée par la décadence, : l'abrutissement, le nivellement par le bas ainsi qu'une vie quotidienne aliénée, pleine d'agressions, sans même parler de l'exploitation toujours plus dure psychologiquement

Nous ne voulons pas pour autant de l'élitisme et du retour d'une aristocratie.

Ce que nous exigeons, c'est le développement de la culture, de l'intelligence, de la science.

Nous voulons que les masses commandent tout dans la société, nous attendons le meilleur d'elles et ne cédon en rien là-dessus, car nous avons une absolue confiance en elles.

C'est pourquoi nous disons que la solution historique aux problèmes de la société française, c'est la Guerre Populaire, c'est la grande séparation historique entre les masses laborieuses et la société capitaliste avec ses valeurs consuméristes, superficielles, racoleuses et morbides.

Le peuple en mouvement, s'organisant et prenant les armes pour prendre le pouvoir, pour instaurer son propre pouvoir, voilà ce qui est à l'ordre du jour et se produira inéluctablement, de par la loi historique exigeant le passage du mode de production capitaliste au socialisme.

Il peut y avoir des détours dans l'avènement de la Guerre Populaire, notamment en raison du basculement dans la nostalgie, les religions, le comportement de cannibale social, la quête d'un bouc-émissaire, l'extrême-droite.

Cependant, en tant que communistes, nous savons que la Guerre Populaire émergera inévitablement. Nous le savons, car nous voyons comment l'avenir veut transformer le présent, comment la révolution veut devenir la grande actualité dans notre pays.

C'est la raison pour laquelle nous arborons, défendons et appliquons les enseignements du Communisme, de Marx, Engels, Lénine, Staline, Mao Zedong, du marxisme-léninisme-maoïsme c'est-à-dire du matérialisme dialectique.

Nous maintenons bien haut le drapeau rouge, affirmant qu'il ne doit en rien être sali par des idéologies de contre-bande.

Être communiste, ce n'est certainement pas se mettre à la remorque de la CGT, s'imaginer que le Hamas apporterait quelque chose de positif au monde, pratiquer le racolage sur les réseaux sociaux ou bien utiliser le nationalisme comme levier démagogique.

Il n'y a pas de place pour le révisionnisme et l'opportunisme ; le matérialisme dialectique est la science de notre époque, qui permet de transformer la réalité.

Et que dit la réalité politique de notre pays ? Elle expose qu'il y a trois camps :

- celui des modernisateurs, qui veulent réimpulser et restructurer le capitalisme (au moyen de l'intelligence artificielle, des migrants, de l'idéologie LGBT, des acquis sociétaux, du cannabis, du syndicalisme, etc.) ;
- celui des conservateurs, qui visent à freiner le moindre développement, congeler les mœurs, voire retourner en arrière au moins sur le plan des mentalités ;
- celui qui n'est pas celui de la bourgeoisie de gauche ni celui de la bourgeoisie de droite, mais du prolétariat, avec en perspective la Guerre Populaire pour établir l'État socialiste et aller au communisme.

Ce camp de la Guerre Populaire, c'est celui des communistes authentiques, qui assument la ligne de la révolution.

« La tâche centrale et la forme suprême de la révolution, c'est la conquête du pouvoir par la lutte armée, c'est résoudre le problème par la guerre.

Ce principe révolutionnaire du marxisme-léninisme est valable partout, en Chine comme dans les autres pays. » (Mao Zedong)

Être communiste, c'est vouloir la révolution, c'est rêver et œuvrer à un océan armé de masses, affrontant le régime, le renversant, faisant flotter le drapeau rouge sur l'Élysée, l'Assemblée nationale, tous les ministères.

Voilà pourquoi, plein d'amour pour les masses, nous les critiquons durement. Nous sommes très exigeants envers elles, parce que nous attendons le meilleur d'elles.

Au sens strict nous attendons absolument tout d'elles, car nous savons que tout repose sur elles.

Nous voulons la Guerre Populaire, qui établisse le Nouveau Pouvoir, qui fasse émerger l'État socialiste à partir des masses organisées et conscientes, qui prennent leur destin en main !

« [Friedrich] Engels nous a appris qu'il y a deux pouvoirs sur la terre, la force armée de la réaction et la masse inorganisée.

Si nous organisons ce pouvoir, ce qui est en puissance devient en acte, le potentiel devient réel, ce qui est loi et nécessité devient un fait frappant, qui balaie tout ce qui se croyait ferme.

Sans être soutenu par la masse rien n'est solide, tout n'est que château de cartes, et quand elle parle, tout frémit, l'ordre commence à trembler, les plus hautes cimes s'abaissent, les étoiles prennent une autre direction, parce que les masses font et peuvent tout.

Si cette conviction commence à faillir en nous, l'âme des communistes commence à tomber en morceaux (...).

Que nous a dit le Président Mao ?

Que nous les athées nous n'avons qu'une seule divinité, les masses ; ce sont ces dieux que nous invoquons pour qu'ils nous écoutent, et quand cela se produira, il n'y aura plus d'exploitation.

Forgeons les militants selon ces critères, aujourd'hui plus que jamais et demain encore plus.

Les masses exigent à cor et à cris l'organisation de la rébellion.

C'est pourquoi le Parti, ses dirigeants, ses cadres et militants ont une obligation, aujourd'hui impérative, un destin : organiser le pouvoir désorganisé de la masse, et cela ne se fait que les armes à la main.

Il faut armer la masse, pas à pas, secteur par secteur, jusqu'à l'armement général du peuple, et lorsque cela arrivera il n'y aura plus d'exploitation sur la terre. » (Parti Communiste du Pérou, Commençons à démolir les murs et à déployer l'aurore, 1980)

La société française est en crise, car c'est le mode de vie capitaliste qui s'effondre, en raison de la bêtise qu'il provoque, des comportements antisociaux qu'il génère, de l'individualisme qu'il produit à la chaîne, de l'indifférence qu'il engendre, de la nervosité permanente qu'il déclenche.

Les gens le comprennent sans le comprendre, ils le voient sans le voir. Nous sommes ainsi dans le camp des masses, mais nous sommes en décalage avec elles. Voilà ce qui fait que

« nous sommes, nous communistes, des gens d'une facture à part. Nous sommes taillés dans une étoffe à part. » (Staline)

Nous savons que ce qui a l'air stable ne l'est jamais, car tout se transforme ; nous n'en avons pas peur, car nous savons que la révolution triomphera inéluctablement, instaurant le socialisme, menant au Communisme.

Ce qui a été ne peut plus être : le nouveau chasse l'ancien. Il n'y aura jamais aucun retour à la France du passé, il n'y a pas de place pour la nostalgie.

Entièrement tournés vers l'avenir, tout en assumant le meilleur du passé, nous sommes révolutionnaires, et les masses ne le sont pas encore, telle est la contradiction.

Cette contradiction a un sens historique : la révolution. La révolution consiste en le saut qualitatif de cette contradiction, avec les masses rejoignant l'avant-garde, suivant le principe : les masses font l'Histoire, le Parti les dirige.

Les communistes assument l'avenir, alors que les masses sont enfermées mentalement, socialement, culturellement dans un présent trompeur, épuisant, plein d'aliénations et d'exploitations, de culs-de-sacs moraux et sentimentaux, d'agressions. Puis vient la révolution où les deux pôles de la contradiction se rejoignent.

Cela implique que l'avant-garde et les masses soient sur le même terrain historique. Tout cosmopolitisme mène à la faillite ; il faut toujours agir en pleine conscience de ce qu'est le pays, de ce que sont les masses dans ce pays, de ce qu'est le parcours historique du pays.

Un communiste se doit de connaître Montaigne et l'humanisme, Calvin et les guerres de religion, Molière ainsi que Racine lors du grand siècle que fut le 17^e siècle, l'Encyclopédie et les Lumières, Balzac et le développement du capitalisme français, le Parti communiste français de l'Internationale Communiste avec le Front populaire et la Résistance.

Sans cela, il n'est ni possible de connaître les mentalités françaises, ni le parcours historique propre à la France.

Les Français sont rationalistes et sceptiques, par nature ; c'est ce qu'ils appellent être cartésien, en référence à René Descartes et sa méthode de tout réanalyser en permanence depuis le début.

L'écrivain français Romain Rolland, dans une discussion avec Staline en 1935, dit fort justement :

« Il faut tenir compte du tempérament, de l'idéologie propre de chaque pays, – et je parlerai ici seulement de la France. La méconnaissance de cette idéologie de nature peut causer – elle cause en fait – de graves malentendus.

Il ne faut pas attendre du public même sympathisant de France cette « dialectique » de la pensée, qui est devenue en U.R.S.S. une seconde nature.

Le tempérament français est habitué à une logique abstraite de l'esprit raisonneur et rectiligne, moins expérimentale que déductive. Il faut la bien connaître, pour la surmonter.

C'est un peuple, une opinion, qui sont habitués à raisonner. Il faut toujours leur donner des raisons de l'action. »

S'appuyer sur le rationalisme des Français, mais dépasser leur scepticisme, voilà la clef pour affirmer le matérialisme dialectique ; dans la lutte de classe plus directement, seule la compréhension de la dialectique peut les amener à se transcender, car sans cela ils ne comprennent pas ce qu'est un saut qualitatif, et donc le principe de révolution, et ainsi la nécessité de la Guerre Populaire.

L'Histoire trouve toujours son chemin, c'est à cela que nous contribuons, dans le cadre français, et nous sommes certains qu'inexorablement, la proposition historique révolutionnaire s'imposera, que les masses françaises se transformeront en océan armé instaurant le Nouvel État.

Le capitalisme français peut essayer de s'en sortir par tous les moyens, il peut endormir les masses et chercher les corrompre, il peut utiliser les médias de manière agressive, il peut payer une armée d'intellectuels bourgeois utilisant les universités comme outil de légitimité.

Tout cela ne changera rien au destin du prolétariat qui est de s'élever au niveau d'une classe dominante.

La dictature du prolétariat est inéluctable, et elle s'applique dans tous les domaines : la politique, l'économie, les questions militaires, la culture, la littérature et les arts, l'écologie.

La Grande Révolution Culturelle Prolétarienne en Chine populaire, avec Mao Zedong, a bien montré l'ampleur du combat.

Il en va de la transformation de l'humanité, de son épanouissement, par sa propre reconnaissance qu'elle est une composante de Biosphère qu'est la planète Terre, et qu'elle doit cesser de faire la guerre à celle-ci, tout comme elle doit cesser de faire la guerre à elle-même.

C'est le besoin de Communisme qui ne peut que se généraliser et il ne faut jamais reculer devant la dimension démesurée de ses propres buts. Il faut assumer les grandes séparations, et la Guerre populaire jusqu'au Communisme ! ■